

Lundi 18 novembre 2019 : Portrait de Gavroche

Les Misérables (Troisième partie, livre premier, chapitre XIII) de Victor Hugo

Huit ou neuf ans environ après les événements racontés dans la deuxième partie de cette histoire, on remarquait sur le boulevard du Temple et dans les régions du Château-d'Eau un petit garçon de onze à douze ans qui eût assez correctement réalisé cet idéal du gamin ébauché plus haut (1), si, avec le rire de son âge sur les lèvres, il n'eût pas eu le cœur absolument sombre et vide. Cet enfant était bien affublé d'un pantalon d'homme, mais il ne le tenait pas de son père, et d'une camisole (2) de femme, mais il ne la tenait pas de sa mère. Des gens quelconques l'avaient habillé de chiffons par charité. Pourtant il avait un père et une mère. Mais son père ne songeait pas à lui et sa mère ne l'aimait point. C'était un de ces enfants dignes de pitié entre tous qui ont père et mère et qui sont orphelins.

Cet enfant ne se sentait jamais si bien que dans la rue. Le pavé lui était moins dur que le cœur de sa mère. Ses parents l'avaient jeté dans la vie d'un coup de pied. Il avait tout bonnement pris sa volée.

C'était un garçon bruyant, blême, leste, éveillé, goguenard (3), à l'air vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, jouait à la fayousse (4), grattait les ruisseaux, volait un peu, mais comme tous les chats et les passereaux, gaîment, riait quand on l'appelait galopin, se fâchait quand on l'appelait voyou. Il n'avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu, pas d'amour ; mais il était joyeux parce qu'il était libre.

Quand ces pauvres êtres sont hommes, presque toujours la meule de l'ordre social les rencontre et les broie, mais tant qu'ils sont enfants, ils échappent, étant tout petits. Le moindre trou les sauve.

Pourtant, tout abandonné que fût cet enfant, il arrivait parfois, tous les deux ou trois mois, qu'il disait : « Tiens, je vais voir maman ! » Alors il quittait le boulevard, descendait aux quais, passait les ponts, gagnait les faubourgs, atteignait la Salpêtrière, et arrivait où ? Précisément à ce double numéro 50-52 que le lecteur connaît, à la mesure (5) Gorbeau.

[...]

Les plus misérables entre ceux qui habitaient la mesure étaient une famille de quatre personnes, le père, la mère et deux filles déjà assez grandes, tous les quatre logés dans le même galetas (6), une de ces cellules dont nous avons déjà parlé.

Cette famille n'offrait au premier abord rien de très particulier que son extrême dénuement ; le père en louant la chambre avait dit s'appeler Jondrette. Quelque temps après son emménagement qui avait singulièrement ressemblé, pour emprunter l'expression mémorable de la principale locataire, à l'entrée de rien du tout, ce Jondrette avait dit à cette femme qui, comme sa devancière, était en même temps portière et balayait l'escalier : - "Mère une telle, si quelqu'un venait par hasard demander un Polonais ou un Italien, ou peut-être un Espagnol, ce serait moi."

Cette famille était la famille du joyeux petit va-nu-pieds. Il y arrivait et il trouvait la pauvreté, la détresse, et, ce qui est plus triste, aucun sourire ; le froid dans l'âtre et le froid dans les cœurs. Quand il entrait, on lui demandait : - D'où viens-tu ? Il répondait : - De la rue. Quand il s'en allait, on lui demandait : - Où vas-tu ? Il répondait : - Dans la rue. Sa mère lui disait : Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Cet enfant vivait dans cette absence d'affection comme ces herbes pâles qui poussent dans les

caves. Il ne souffrait pas d'être ainsi et n'en voulait à personne. Il ne savait pas au juste comment dev*aient* être un père et une mère. Du reste sa mère aimait ses sœurs. Nous avons oublié de dire que sur le boulevard du Temple on nommait cet enfant le petit Gavroche.

Notes :

- 1 - Chapitre IX du même livre, Victor Hugo conclut : « Somme toute, et pour tout résumer d'un mot, le gamin est un être qui s'amuse, parce qu'il est malheureux ».
- 2 - Camisole : vêtement court à manches, porté sur la chemise.
- 3 - Goguenard : qui a l'air de se moquer.
- 4 - Fayousse : jeu consistant à introduire le maximum de pièces ou de cailloux dans un trou.
- 5 - Masure : petite habitation misérable.
- 6 - Galetas : petit logement sordide et misérable.

Gavroche



Victor Hugo, *Gavroche à 11 ans*
(dessin de V Hugo, inspiré d'un personnage du tableau de Delacroix « La Liberté guidant le peuple »)

Personnage des Misérables de Victor Hugo.

- Gamin de Paris railleur et généreux, il meurt sur les barricades de l'insurrection de 1832.
- Fils des Thénardier qui s'en désintéressent, il est livré à lui-même dans la grande ville et élit domicile dans l'éléphant de la Bastille, colossale maquette laissée à l'abandon sur la place du même nom. C'est un va-nu-pieds feu follet qui volète de par la ville. Ses armes pour survivre sont l'argot, la gouaille et l'humour.
- Sa fin héroïque sur les barricades est l'un des grands passages de l'œuvre.

Les 27, 28 et 29 Juillet 1830, Paris se révolte à la suite de la publication, par le roi Charles X, de plusieurs ordonnances réduisant les libertés publiques. À l'issue de ces trois jours, les 3 glorieuses, le roi abdique, il est remplacé par Louis Philippe. C'est la monarchie de Juillet. La violente répression de cette insurrection provoquera de vives réactions notamment chez les intellectuels et les artistes, Eugène Delacroix et Victor Hugo en font partie.

- **GAVROCHE**, subst. masc.

- Gamin de Paris, gouailleur, malin et brave cœur. **Synon. titi.** Lançant des boutades de « gavroche », comme si le courage consistait à s'abaisser à des railleries de collégien, au cœur des pires dangers et à l'heure de la mort (SAINT-EXUP., *Terre hommes*, 1939, p. 160) :
- Emploi adj. **Gouailleur**. Dans sa frimousse canaille, gavroche, laide, son regard pâlot se fixe et luit (MARTIN DU G., *Devenir*, 1909, p. 48). La Môme, remontant légèrement et de loin à Gabrielle sur un ton gavroche (FEYDEAU, *Dame Maxim's*, 1914, II, 7, p. 45).

Gavrochard, -arde, adj. Et une jeune théâtreuse de Ménilmontant peuple gavrocharde qui s'occupe d'un tas de combines (CENDRARS, *Du monde entier*, 1957, p. 179).

Gavrochiner, verbe intrans. **Se comporter en gavroche**. Il y a la Pierrette qui gavrochine et qui rigole (...) *Cœur de Pierrette*, 1905, p. 269).

Étymol. et Hist. 1866 (DELVAU, p. 179 : **Gavroche**, voyou, - dans l'argot des gens de lettres, qui ont lu *Les Misérables* de Victor Hugo). Du nom d'un personnage de ce roman (1862), type du gamin parisien frondeur et généreux.

Noms propres devenus noms usuels : des **antonomases**.

- **Gavroche** connaît ses **sœurs** aînées, **Éponine** et **Azelma**, mais pas ses deux frères cadets qui ont été abandonnés pour être adoptés en très bas âge à la suite d'une sordide tractation de leurs parents.
- **Cosette** s'appelle, en fait, **Euphrasie**, prénom venant du grec = joie, gaité.

FICHE 1 . Tout

L'accord de <i>tout</i>			
accord en genre et en nombre avec le GN			
<i>tout</i> [adjectif]	tout + GN défini	<p><u>GN = article/adjectif démonstratif ou possessif + nom</u></p> <p><u>GN = article défini + numéral + nom d'unité au pluriel</u></p>	<p>- <u>Tous</u> les/ces/mes hommes étaient absents.</p> <p>- Venez me voir <u>tous</u> les trois jours.</p>
	<u>tout + GN indéfini</u>		- Je l'ai écouté <u>toute</u> une heure.
	<u>tout + GN contenant un nom propre</u>		- J'ai lu <u>toute</u> l' <i>Iliade</i> .
	tout + nom non déterminé ou déterminé par un adj.	<p><u>tout, singulier</u></p> <p><u>tout, singulier et/ou pluriel, dans des expressions</u></p>	<p>- repas à <u>toute</u> heure</p> <p>- <u>toute</u> autre solution est incorrecte</p> <p>- à <u>toutes</u> jambes</p>
	<u>tout + pronom</u>		- <u>Tous</u> ceux qui vont partir se regroupent à gauche.
	variable ou invariable		
<i>tout</i> [adverbe]	<u>tout + adverbe ou groupe prépositionnel</u>		- Il a <u>tout</u> bonnement menti.
	<u>tout + adjectif</u>		- Elle est <u>tout</u> émue. Elle est <u>toute</u> honteuse et <u>toute</u> rouge
accord en genre et en nombre avec l'antécédent			
<i>tout</i> [pronom]	<u>tout employé seul</u>		- <u>Tous</u> sont venus me voir à l'hôpital.
	<u>tout reprend un antécédent</u>		- Il vérifia le niveau des bouteilles. <u>Toutes</u> étaient vides.
	<u>tout en emploi absolu</u>		- Il faut de <u>tout</u> pour faire un monde.
variable en nombre			
<i>tout</i> [nom]	<u>le tout, des tous,...</u>		- Le <u>tout</u> est plus grand que la somme des parties.

FICHE. 2 : *quelque, quel que*

accord de "QUELQUE"

1. **Quelque** est **adverbe**, donc invariable, quand il signifie " environ, à peu près "

EX : Il avait gagné **quelque** cent mille dollars à la loterie.

- Il est aussi **adverbe** quand il est suivi de **que** et précède un adjectif non suivi d'un nom, un participe ou un autre adverbe; il peut alors être remplacé par **si** ou aussi
Quelque doués qu'ils **soient**, ces violonistes n'auraient pu faire carrière sans efforts.
Quelque rapidement que tu **travailles**, tu ne reçois pas plus d'argent que les autres.
******* : les verbes sont au subjonctif

2. **Quelque** est un **adjectif variable** quand il précède immédiatement un nom ou n'est séparé de lui que par un adjectif:

EX : **Les quelques** succès qu'il a connus lui ont redonné confiance en lui.
Quelques grands arbres cachent cette maison. (= plusieurs)

Le truc Il faut écrire "QUELQUE" lorsqu'on peut le remplacer par « environ », « à peu près », « si », « aussi », « un certain, une certaine »

ex: **Quelque** trois cents personnes sont venues. (**Quelque** + **adjectif numéral**)

ex: **Quelque** intelligents qu'ils soient, ils échoueront. (**Quelque** + **adjectif** OU participe passé OU adverbe + que + → aussi, si ...
subjonctif)

ex: J'ai **quelque** peine à te suivre. (**Quelque** + nom au singulier)(un peu de, un(e) certain(e))..

Le truc Il faut écrire "QUELQUES" lorsqu'on peut le remplacer par « un petit nombre de », « plusieurs »

ex: Nous avons apporté **quelques** fruits. **Quelques** centaines de personnes.

3. Attention à la confusion avec quel... que

Il s'écrit en deux mots quand il précède immédiatement un verbe au subjonctif.

- **Quel que soit** le temps, je viendrai.

Dans ce cas, quel s'accorde en genre et en nombre avec le sujet, il est adjectif indéfini :

- les méthodes, **quelles** qu'**elles** soient...
- les méthodes, **quels** qu'en soient **les avantages**...
- les méthodes, **quel** qu'en **soit le nombre**.

L'œuvre : *Les Misérables*

Le roman *Les Misérables* paraît pour la première fois en 1862. Il esquisse en cinq tomes le portrait de la France du XIXe siècle et de ses injustices sociales. Victor Hugo nous fait suivre, pas à pas, la vie du bagnard Jean Valjean. Roman à multiples facettes (sociale, philosophique, historique et littéraire), *Les Misérables* est une œuvre à la postérité incroyable : cinéma, comédies musicales, références populaires... L'écrivain lui-même avait pressenti ce succès, puisqu'il écrit en mars de l'année de la parution à son éditeur : « Ma conviction est que ce livre sera un des principaux sommets, sinon le principal, de mon œuvre ».

Roman publié par Victor Hugo alors qu'il est en exil pour fuir le Second Empire dans les îles anglo-normandes.

Première partie : Fantine

1815. L'ancien forçat Jean Valjean, condamné pour le vol d'un pain et resté vingt années au bagne de Toulon, ne trouve refuge que chez Monseigneur Myriel, évêque de la ville de Digne, tous les aubergistes de la ville refusant de l'héberger. Mais il s'enfuit pendant la nuit, **emportant l'argenterie de l'évêque**. Rattrapé par les gendarmes, il est ramené devant l'évêque, qui affirme alors lui avoir fait don des couverts et lui offre deux chandeliers en argent. Pris de remords après avoir volé une pièce de quarante sous à un ramoneur, Jean Valjean **décide de devenir un honnête homme pour honorer le geste de l'évêque**. Mais ce geste fait de lui un **récidiviste** et il sera de nouveau recherché par la police.

Le livre troisième s'ouvre en août 1817, à Paris. Fantine, jeune fille insouciante, se retrouve **enceinte** suite à une aventure avec un étudiant de passage, Tholomyès, qui retourne aussitôt chez ses parents en Province avec ses trois camarades. Après la naissance de sa fille, Cosette, Fantine quitte Paris pour retourner dans sa ville natale, Montreuil sur Mer ; en chemin, elle **confie l'enfant** aux Thénardier, un couple d'aubergistes qui ont deux filles. Cupides et brutaux, ils feront de la fillette leur **servante**, craintive, fragile et vêtue de haillons ce qui lui vaudra son surnom, l'alouette.

Lorsque Fantine arrive à Montreuil sur Mer, elle découvre une ville prospère, aux mains de M. Madeleine, qui en a développé l'industrie. Ce bienfaiteur dévoué et généreux, devenu **maire de la ville**, n'est autre que Jean Valjean, obligé de se cacher sous un nom d'emprunt. Mais un inspecteur de police, Javert, qui a travaillé dans les bagnes, est intrigué par cet homme qui lui rappelle quelqu'un, notamment en raison de **sa force herculéenne**. Fantine **trouve du travail** dans l'usine de M. Madeleine, mais, dénoncée comme fille-mère par ses collègues, en sera **renvoyée**. Pour payer les Thénardier, elle sera contrainte de vendre ses cheveux et ses dents, puis de se livrer à la prostitution. Ayant riposté contre un jeune bourgeois qui lui avait lancé une boule de neige dans le dos, **elle est arrêtée par Javert** et condamnée à **six mois de prison**. M. Madeleine apprend alors qu'il a été indirectement la cause de sa déchéance, **par son règlement très strict**, et tentera de se racheter, en soignant la jeune femme et payant les aubergistes.

Un homme a été arrêté, on le prend pour l'ancien forçat Jean Valjean. M. Madeleine, après une longue nuit de débats (« **tempête sous un crâne** ») **décide d'avoir sa vraie identité au procès** pour éviter la condamnation d'un innocent. Javert l'arrête ; **Fantine meurt** sans avoir revu sa fille. Mais **Valjean a une promesse à tenir** : reprendre Cosette.

Deuxième partie : Cosette

Le premier livre relate la **bataille de Waterloo** du 18 juin 1815, présentant Thénardier comme un détrousseur de cadavres, activité qui lui vaut de « sauver » un officier, **le colonel Pontmercy**, qui n'était que blessé.

Valjean a été arrêté ; évadé, il est repris et renvoyé au bagne de Toulon. Là, en 1823, il sauve un matelot puis s'enfuit à la nage ; **on le croit alors mort**. Le soir de Noël, il **retrouve Cosette**, envoyée chercher de l'eau à la fontaine de la forêt ; il indemnise les aubergistes, et **repart avec la fillette**, après lui avoir offert une poupée qu'elle convoitait.

Réfugié dans la masure Gorbeau, à Paris, ils sont obligés de s'enfuir : **Javert a retrouvé la trace de Valjean**. Traqués par les hommes du policier, ils escaladent le mur du couvent du Petit Picpus, dont le jardinier n'est autre que Fauchelevant, que M. Madeleine avait sauvé à Montreuil sur Mer. Celui-ci le fait passer pour son frère, Ultime Fauchelevant, dont Cosette est présentée comme la fille, et parvient à **le faire employer au couvent**. Cosette devient élève. Le livre septième est l'occasion pour Hugo de dénoncer les superstitions de l'Eglise et les vocations imposées, louant à l'inversion la méditation et la foi véritable.

Troisième Partie : Marius

La masure Gorbeau est désormais habitée par les Thénardier et leurs deux filles, sous le nom de Jondrette ; leur fils, Gavroche, préfère vivre dans les rues. Un de leurs voisins est un jeune homme pauvre, Marius Pontmercy. **Petit-fils d'un royaliste** convaincu qui l'a écarté de son père, colonel de l'Empire, il ne saura qu'après la mort de celui-ci qu'il était un père aimant et héros de guerre. Cela attise sa **passion pour la Révolution et l'Empire**, et lui vaut d'être chassé par son grand-père. Il fréquente assidument **les Amis de l'ABC**, société secrète composée de jeunes révolutionnaires idéalistes.

Devenu **avocat**, il se promène souvent aux *Jardins du Luxembourg*, où il rencontre un certain M. Leblanc et sa fille, dont il tombe éperdument amoureux. Mais après les avoir suivis pour trouver où ils habitent, filature dont le vieux monsieur s'est aperçu, il perd leur trace : ils ont **déménagé** !

Quelques années s'écoulent, on est maintenant le **2 février 1831**. Ce jour-là, Marius a été approché par **l'une des filles du couple voisin** pour lui demander de l'argent. Il les observe par un trou du mur, et apprend qu'un « généreux monsieur » va leur rendre visite. Lorsqu'il arrive, il a la surprise de **reconnaître M. Leblanc et sa fille**. Touché par le dénuement de la famille, celui-ci promet de revenir avec de l'argent. Mais il apprend aussi que les Jondrette préparent un **guet-apens contre celui qu'ils appellent leur « bienfaiteur »**. Il va alors tout raconter à un policier, qui n'est autre que **Javert**. Le soir, Marius reprend son observation. Lorsque le vieillard revient, il est appréhendé par une **bande de malfaiteurs** qui veulent lui faire dire où il habite pour enlever sa fille et demander une rançon. Mais le vieillard résiste opiniâtrement. Jondrette **révèle à son prisonnier sa véritable identité** : Thénardier. Il voue une haine intense à Valjean, qui l'avait humilié lorsqu'il était aubergiste. **Marius est estomaqué** : c'est donc le sauveur de son père, qui dans ses dernières volontés, avait demandé à son fils de lui témoigner sa reconnaissance. **Que faire ?** Mais avant qu'il puisse décider de sa conduite, les policiers font irruption. Ils arrêtent toute la bande, mais M. Leblanc est parvenu à s'enfuir, ce qui laisse Javert très contrarié.

Quatrième partie : L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis

L'auteur revient sur la révolution de Juillet 1830, **les Trois Glorieuses**, qui a assis au pouvoir Louis-Philippe, en remplacement du règne des Bourbon légitimistes. En 1832, temps du récit, règne à Paris une ambiance insurrectionnelle.

Marius a déménagé pour ne pas avoir à témoigner contre les Thénardier. Il est toujours **obsédé par la jeune fille** des Jardins du Luxembourg, et se sent **peu concerné par les événements politiques**. Eponine, fille cadette des Thénardier, qui a échappé à la prison, est **amoureuse de lui**, mais sait cet amour sans espoir. Connaissant l'adresse de Cosette, elle lui propose de le conduire à elle.

A la mort de Fauchelevent, Valjean **a quitté le couvent**, et s'est installé rue Plumet, dans une maison disposant d'une sortie secrète, mais préfère en laisser la jouissance à Cosette, se contentant d'une mesure rue de l'Homme-Armé. **Cosette est amoureuse** de ce jeune homme aperçu aux jardins du Luxembourg, mais Jean Valjean, **jaloux** de cet homme qui pouvait lui ravir sa fille, avait volontairement cessé leurs promenades. D'ailleurs, plusieurs événements lui rappellent son passé, et lui montrent combien est fragile l'estime et l'affection que lui porte Cosette : **si elle connaissait la vérité, tout pourrait s'effondrer**.

Grâce à Eponine, Marius a pu écrire à Cosette. **Ils se sont revus et se sont avoué leur amour**. Pendant ce temps, Thénardier, qui s'est évadé de prison grâce à son fils, Gavroche, **prépare un nouveau coup** : attaquer un vieil homme résidant rue Plumet avec sa fille. Mais Eponine empêchera son père et ses complices d'accomplir leur larcin.

L'idylle de Marius et Cosette continue en dehors de ces tracasseries dont ils n'ont pas connaissance. Mais elle ne pourra durer. **Jean Valjean souhaite partir pour l'Angleterre**. Marius, en désespoir de cause, sollicite l'aide de son grand-père M. Gillenormand, pour épouser Cosette ; mais **les deux hommes ne parviennent pas à se parler** : Marius ne montre pas son repentir, et le vieil homme ne peut se départir de son attitude austère, allant jusqu'à lui conseiller, avec cynisme, de prendre la jeune femme comme maîtresse.

Jean Valjean veut hâter son départ. Lorsque Marius revient rue Plumet, **la maison est vide**. Mais une voix lui crie de rejoindre les barricades ; c'est celle d'Eponine, qui s'est cachée pour guetter son retour. Il se rend rue de la Chanvrenie. En effet, c'est le jour où les premières barricades sont dressées, lors d'une des plus importantes émeutes populaires du XIX^{ème} siècle. **Les barricades s'élèvent le jour même rue des Halles**, notamment au pied du Corinthe, un cabaret servant de lieu de réunion aux Amis de l'ABC. S'y retrouvent Gavroche, le père Mabeuf et les amis de Marius.

Mais un espion s'est glissé parmi eux : Javert. Gavroche le reconnaît, le dénonce. Il est arrêté. L'affrontement avec les forces de l'ordre commencent. Le père Mabeuf plante le drapeau rouge au sommet de la barricade, et meurt sous les balles en criant "Vive la révolution, vive la république". **Marius fait irruption** alors que les forces de police attaquent la barricade, et les fait reculer par sa détermination désespérée, en menaçant de faire sauter la barricade avec un baril de poudre. Eponine est là, déguisée en ouvrier, mais **mourante**. Elle remet à Marius une lettre de Cosette, laquelle lui révèle leur adresse rue de l'Homme-Armé. Mais Marius, persuadé de

l'impossibilité de leur amour, **remet à Gavroche une lettre d'adieu** pour Cosette.

Jean Valjean a pris connaissance de la lettre écrite par Cosette grâce aux traces sur un buvard. **Il a peur de la perdre**. Il reçoit alors le billet de la part du messenger, qui lui fait confiance. Gavroche repart vers les barricades, bientôt suivi par Jean Valjean, **horriblement soulagé** en apprenant la mort imminente de Marius.

Cinquième partie : Jean Valjean

Le jour se lève sur le 6 juin 1832. **Les insurgés sont amers**. Le peuple de Paris ne les a pas suivis. Le secours militaire n'est pas non plus intervenu. Mais ils ne veulent abandonner la lutte. Continuant à défendre la barricade, ils font maintenant face aux canons. Les munitions se raréfient. Gavroche tente d'aller en chercher sur les soldats abattus, en chantant. **Il se fera faucher par les balles des soldats**.

Jean Valjean demande l'autorisation de s'occuper personnellement de Javert ; mais au lieu de se venger, **il tire en l'air pour faire croire à son exécution** et lui permet de s'enfuir, à la stupéfaction du policier, et lui donne son adresse. Les insurgés sont abattus les uns après les autres. **Marius lui-même est gravement blessé**, mais Valjean le sauve en le transportant, évanoui, à travers les égouts de Paris, poursuivi par la police. **Il y croise Thénardier**, lui aussi en fuite, qui ne le reconnaît pas. L'ancien aubergiste lui propose de lui ouvrir la grille, pour le laisser passer, espérant en réalité couvrir sa propre fuite. **Valjean est arrêté par Javert**. **Il accepte de se constituer prisonnier**, à condition de pouvoir emmener Marius chez son grand-père pour y être soigné. Le policier accepte, l'accompagne rue de l'Homme-Armé, mais au lieu de l'attendre, **il repart**. Il est en effet bouleversé, **ses schémas manichéens s'effondrent** : un forçat lui a sauvé la vie, cela remet en cause toutes ses certitudes, sur lesquelles il avait fondé sa vie, son but. **Ne pouvant faire face, il se jette dans la Seine**.

Pendant trois mois, Marius lutte contre la mort. **Rétabli**, il demande à son grand-père l'autorisation d'épouser Cosette. **Celui-ci accepte le mariage**. Quant à Cosette, elle a une dot généreuse de Jean Valjean, qui l'a désignée comme sa nièce : 600 000 francs, fortune de M. Madeleine.

Au soir de la noce à laquelle il n'assiste pas, **Valjean est confronté à un nouveau dilemme** : doit-il avouer à Marius son passé ? **Il se résout à le faire** : ancien forçat, il n'est pas le père de Cosette. Marius est horrifié, ne le considérant plus que comme un assassin et un imposteur. Peu à peu, il fait en sorte de **cesser tout contact entre Cosette et le vieillard**. Sans sa fille, Valjean dépérit, et se retrouve aux portes de la mort. C'est alors que **Marius reçoit la visite de Thénardier**, qui tente de lui soutirer de l'argent : il pense dénoncer Valjean comme un assassin, traînant sa victime dans les égouts de Paris. Pour preuve, il a un lambeau de tissu arraché à l'habit de Marius. **Marius comprend alors que Valjean l'a sauvé**. En outre, Thénardier révèle la vérité sur la mort de Javert. Il voit alors les qualités de l'ancien forçat. Avec Cosette, il se rend au chevet de Valjean, le suppliant de venir vivre avec eux. **Mais c'est la fin pour Jean Valjean**, qui meurt dans le bonheur d'avoir Cosette auprès de lui.

1846.

Hier, 22 février, j'allais à la Chambre des pairs. Il faisait beau et très froid, malgré le soleil et

midi. Je vis venir rue de Tournon un homme que deux soldats emmenaient. Cet homme était blond, pâle, maigre, hagard ; trente ans à peu près, un pantalon de grosse toile, les pieds nus et écorchés dans des sabots avec des linges sanglants roulés autour des chevilles pour tenir lieu de bas ; une blouse courte, souillée de boue derrière le dos, ce qui indiquait qu'il couchait habituellement sur le pavé ; la tête nue et hérissée. Il avait sous le bras un pain. Le peuple disait autour de lui qu'il avait volé ce pain et que c'était à cause de cela qu'on l'emmenait. En passant devant la caserne de gendarmerie, un des soldats y entra, et l'homme resta à la porte gardé par l'autre soldat.

Une voiture était arrêtée devant la porte de la caserne. C'était une berline armoriée portant aux lanternes une couronne ducale, attelée de deux chevaux gris, deux laquais en guêtres derrière. Les glaces étaient levées, mais on distinguait l'intérieur tapissé de damas bouton d'or. Le regard de l'homme fixé sur cette voiture attira le mien. Il y avait dans la voiture une femme en chapeau rose, en robe de velours noir, fraîche, blanche, belle, éblouissante, qui riait et jouait avec un charmant petit enfant de seize mois enfoui sous les rubans, les dentelles et les fourrures.

Cette femme ne voyait pas l'homme terrible qui la regardait.

Je demeurai pensif.

Cet homme n'était plus pour moi un homme, c'était le spectre de la misère, c'était l'apparition brusque, difforme, lugubre, en plein jour, en plein soleil, d'une révolution encore plongée dans les ténèbres, mais qui vient. Autrefois le pauvre coudoyait le riche, ce spectre rencontrait cette gloire ; mais on ne se regardait pas. On passait. Cela pouvait durer ainsi longtemps. Du moment où cet homme s'aperçoit que cette femme existe, tandis que cette femme ne s'aperçoit pas que cet homme est là, la catastrophe est inévitable.

(Choses vues.)

<http://www.alalettre.com/victor-hugo-biographie.php>

Victor Hugo est un poète, dramaturge, écrivain, romancier et dessinateur romantique français, né le 26 février 1802 (7 ventôse an X selon le calendrier républicain encore en vigueur) à Besançon et mort le 22 mai 1885 à Paris. Il est considéré comme l'un des plus importants écrivains de langue française. Il est aussi une personnalité politique et un intellectuel engagé qui a eu un rôle idéologique majeur et occupe une place marquante dans l'histoire des lettres françaises au XIX^e siècle, dans des genres et des domaines d'une remarquable variété :

Au théâtre, Victor Hugo se manifeste comme un des chefs de file du romantisme français lorsqu'il expose sa théorie du drame romantique dans les préfaces qui introduisent Cromwell en 1827, puis Hernani en 1830 qui sont de véritables manifestes, puis par ses autres œuvres dramatiques : Ruy Blas en 1838, mais aussi Lucrèce Borgia et Le Roi s'amuse.

Victor Hugo est aussi un poète lyrique avec des recueils comme Odes et Ballades (1826), Les Feuilles d'automne (1831) ou Les Contemplations (1856), mais il est aussi poète engagé contre Napoléon III dans Les Châtiments (1853) ou encore poète épique avec La Légende des siècles (1859 et 1877).

Ses romans rencontrent également un grand succès populaire, avec notamment Notre-Dame de Paris (1831), et plus encore avec Les Misérables (1862).

Son œuvre multiple comprend aussi des discours politiques à la Chambre des pairs, à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, notamment sur la peine de mort, l'école ou l'Europe, des récits de voyages (Le Rhin, 1842, ou Choses vues, posthumes, 1887 et 1890),

une correspondance abondante, ainsi que de nombreux croquis et dessins à la plume et au lavis.

Victor Hugo a fortement contribué au renouvellement de la poésie et du théâtre. Il a été admiré par ses contemporains et l'est encore, mais il a aussi été contesté par certains auteurs modernes. Il a permis à de nombreuses générations de développer une réflexion sur l'engagement de l'écrivain dans la vie politique et sociale grâce à ses multiples prises de position, choisissant de s'exiler pour vivre à Guernesey pendant les vingt ans du Second Empire.

Ses choix, à la fois moraux et politiques, durant la deuxième partie de sa vie, et son œuvre hors du commun ont fait de lui un personnage emblématique, que la Troisième République a honoré par des funérailles nationales, qui ont accompagné le transfert de sa dépouille au Panthéon de Paris le 1^{er} juin 1885, dix jours après sa mort.

On considère qu'environ deux millions de personnes et 2 000 délégations se sont déplacées pour lui rendre un dernier hommage, le cortège vers le Panthéon s'étire sur plusieurs kilomètres.